

Autoportrait

Madeleine Gagnon

Numéro 112, hiver 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37979ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Gagnon, M. (2003). Autoportrait. *Lettres québécoises*, (112), 7–7.

Autoportrait

A U T O P O R T R A I T | M A D E L E I N E G A G N O N

Me prendre pour un peintre le temps de l'autoportrait, c'est ce que j'aimerais.

À travers quelques traits, dessiner un visage, un corps et laisser passer la lumière dedans.

Laisser passer la lumière pour que, limpide, à son tour l'âme paraisse.

Être Rembrandt au miroir, ou Van Gogh ou quelque autre génie de l'image en lieu et place du verbe, voilà ce qui me plairait aujourd'hui.

Être ce regard qui se voit et donne à voir dans la saisie immédiate du tableau.

Être cette main qui traduit ce qui est vu de soi jusqu'au tréfonds de l'âme.

Sujet de ma propre écriture, pouvoir donner avec les mots son propre objet : le portrait de moi-même par moi, le rêve !

Alors, rêver l'inaccessible et l'écrire.

Retourner à l'initiale vision, revenir au portrait fondateur quand, dans cet émoi nommé si justement *assomption jubilatoire*, face au miroir j'ai pu dire : cela vu en face est moi, je me suis vue, donc j'existe.

Ne plus se souvenir exactement, mais demeurer dans le rêve des mots qui créent de toutes pièces.

Ainsi je suis dans la fiction, je suis dans les mots du verbe, je fabule mon autoportrait.

Je l'assume.

Après, remonter le courant.

Faire une coupe transversale dans cette longue tranche de vie. Déjà.

Prendre les copeaux, les sédiments et s'en faire pour aujourd'hui un plausible portrait. Savoir que

demain l'image ne serait plus la même, du moins pas tout à fait.

Savoir qu'à l'instantanéité du peintre (ou du photographe) qui me manque, je substitue la pluralité. Avec tous ses débris bricolés, il est multiple, mon autoportrait.

Je peux à loisir avoir dix ans, de longues tresses, les yeux grands et brillants, le corps bronzé agile qui court partout, gravit les montagnes, saute dans l'eau, n'a rien à son épreuve, respire la pure beauté, ah ! l'image de la jeunesse chérie.

Je peux avoir trente ans, le ventre énorme, un bébé dedans, au regard les mille projets d'écriture, d'enfants, d'amours, fleur éclosée, vie savourée à pleine bouche, je le vois au tracé des lèvres encore pulpeuses, je peux donc avoir trente ans longtemps.

Et je peux décider de refermer l'album, à soixante ans, traduire ce que je suis dans l'écriture seulement.

Il y a parfois des photographies ou même des dessins, des tableaux dans lesquels je reconnais quelques éclats de moi-même.

Les reconnaissant, dans l'intimité je les raconte, les redonne dans l'amour des jours, on n'a pas besoin d'être écrivain – ou peintre – pour ça.

Savoir aussi que l'image de moi aux multiples morceaux rassemblés est fabriquée de tous les *hétéroportraits* qui flottent dans l'espace et dans le temps.

Les autres ont fait mon portrait, l'ont imprimé, l'ont raconté.

Savoir que je suis aussi ce qu'on a vu de moi à travers tant de récits depuis la petite enfance jusqu'à toujours.

J'ai capté des mots, des phrases et je m'en suis fait à mon tour une ressemblance.

Après coup, j'ai disséminé ces archives personnelles dans mes propres écrits.

Comme tout écrivain, j'ai semé mon propre portrait dans mes livres, déguisé dans les personnages de fiction ou voilé sous la métaphore poétique.

Tant et si bien que l'autoportrait de tout un chacun, écrivain ou pas, ne peut jamais se donner en un seul opus : tableau, poème, récit, livre ou simple histoire racontée.

En plus d'être parlée et figurée par tous les récits familiaux et tribaux, je me suis livrée moi-même dans mes propres écrits publiés.

Pour qu'existe mon autoportrait, il faudrait au préalable une autobiographie intégrale dont on pourrait extraire (abstraire) la substantifique moelle de l'image de ma personne, innocente et vraie, et nul ne le peut – surtout pas moi-même.

Quand, depuis si longtemps, on est entré dans le labyrinthe des mots, qu'on s'est démêlé tant bien que mal à travers les filets de la fiction, on ne se prend plus. Pour l'autre. Pour personne.

Ni peintre à l'autoportrait univoque et définitif.

Ni génie du verbe pur et vierge à l'autoportrait seul et véridique.

On ne se prend plus dans les filets.

On passe le temps qui reste à se dépendre.

Et à tenter de l'écrire.

En imaginant même le portrait de soi à cent ans.

Qui ne pourrait sans doute pas s'écrire, on devine pourquoi : miroir brisé, yeux aveugles et tout l'amas de souvenirs. Brouillés. Modèle rendu à son ultime destinée.